

*Un merci plein de tendre affection à Anouchka,  
pour ses encouragements incessants.*

*Merci aussi à Vanessa  
qui m'a donné confiance en ce roman.*

*Merci à Alice, pour son aide précieuse  
tout au long de ce travail d'édition qui m'était terre inconnue.*



# 1

**1993**

De pâles lueurs changeantes et douces comme l'aurore qui s'annonçait jouaient sur la peau de l'homme couché à côté de Marie. Cela faisait des ombres plus claires sur la peau bronzée, comme des îlots de lumière que Marie aurait voulu toucher. Mais sa main restait sagement pliée sous sa joue et Marie regardait en silence, étonnée et heureuse à la fois.

Cet homme, son homme... Près de trente ans s'étaient écoulés depuis la dernière fois que Marie s'était réveillée à ses côtés.

Elle ne se souvenait pas vraiment quand avait été cette dernière fois, sans doute juste avant leur divorce, ou peut-être après, lors de leur vrai premier adieu, lorsque Jean avait décidé de partir définitivement pour l'Afrique.

Marie sentit le souffle de Jean sur sa joue, sourit de le deviner si bien dans ses rêves, au sortir de la nuit qu'ils venaient de passer ensemble.

Il n'avait pas vraiment changé. Quelques rides au coin des yeux, la peau un peu plus dure, sans doute. Le teint hâlé, les cheveux courts et drus. Elle savait son regard par cœur, cette lumière intense, bleu grisé, un regard parfois froid comme l'acier.

La lumière filtrait de plus en plus fort à travers le voile léger des rideaux. Marie sentit quelque chose se serrer au creux de son ventre, comme si soudain un souvenir importun s'était glissé à son insu dans sa tête.

Pourtant, Marie aurait voulu ne pas penser, rester là, amnésique, longtemps encore. Reculer le matin jusqu'aux limites du jour et se retrouver à nouveau au chaud de la nuit, à aimer et être aimée à nouveau par Jean et oublier tout ce qui n'était pas eux.

Une alarme diffuse la réveilla tout à fait. Malgré ses efforts, Marie ne put retomber dans la torpeur heureuse des derniers instants, ni refouler les pensées qui l'assaillaient.

Alors la crainte la saisit et Marie sentit un étau lui broyer le cœur. Elle ne vit plus l'homme allongé tout près d'elle, mais à sa place surgirent deux grands yeux noirs. Et Marie sut qu'elle allait recommencer à souffrir. Déjà, elle se sentait déchirée entre celui qui dormait contre elle et qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer, et l'autre amour de sa vie, son fils : les deux pôles de son univers. Mais c'était à son fils que Marie pensait en ce moment. Et le remords qui soudain l'atteignit lui fit faire un geste pour dégager son bras immobilisé sous le corps de son amant.

Le mouvement le réveilla et il lui sourit. Un sourire si plein de tendresse et d'amour que Marie ne put contenir ses larmes qui roulèrent doucement sur l'oreiller blanc.

— Pourquoi pleures-tu mon amour ?

La voix chaude de Jean et son sourire... Marie lui rendit ce sourire et se rapprocha de lui pour se blottir contre son torse.

— Je ne pleure plus...

— Regarde-moi.

— Je te regarde...

— Tes yeux sont des étoiles brillantes, tes yeux sont mon étoile ! Le sais-tu que je ne veux plus te perdre ?

Marie voulut s'enfuir, mais deux grands bras la ramenèrent à lui et il l'aima une fois encore, tandis que le matin, dehors, jetait mille feux d'or sur le jardin, et que la vie peu à peu s'éveillait sous le soleil d'août. Alors elle ferma les yeux et se laissa emporter par la vague de plaisir, et la nuit se fit, malgré le jour, sur son cœur torturé.

Un peu plus tard, sa mémoire vagabonde s'envola en mille souvenirs plus doux, vers ces matins où il n'y avait encore que Jean. Ce temps béni où il ne lui fallait pas choisir, renoncer. Le temps d'avant, celui qui s'était écoulé si vite que Marie ne pouvait sans s'étonner faire le compte de toutes ces années qui pourtant ne l'avaient pas vraiment vu vieillir...

Marie sombra dans le sommeil d'après l'amour, ce bref moment d'inconscience délicieuse où plus rien ne subsiste dans le total abandon de l'être.

Alors ce fut Jean, la tête appuyée sur la main qui venait de la caresser, qui regarda Marie dormir...



## 2

Le petit bistrot où Marie était venue s'asseoir était presque vide malgré l'heure du déjeuner. Août était le mois d'exode des citadins, le mois où il lui semblait que la ville était à elle, où chaque pierre chaude, gorgée de soleil, lui donnait l'impression de vivre « ailleurs » sans bouger. Septembre reviendrait vite, avec ses brumes et ses matins frisquets, et le va-et-vient continu des gens dans les bars, dans les restaurants, dans les parcs, dans le métro. Mais en ce moment, Marie savourait cet air de liberté que lui donnait sa ville désertée.

Marie regarda sa montre et se dit que Jean allait bientôt la rejoindre. Elle ne se cachait plus, Marie, pour rencontrer Jean. Peu à peu, l'écheveau de ses doutes semblait se défaire, et Marie, sans avoir rien choisi encore, vivait le présent de façon détachée, comme si ce choix n'existait pas...

Une main effleura son épaule nue et bronzée. Un frisson la parcourut tout entière sous cet acte de possession dont elle avait oublié le goût. Si doux. Marie, émue, leva les yeux vers Jean, et leurs regards se soudèrent dans un même élan d'amour.

— Tu m'attends depuis longtemps ?

— Pas vraiment, Jean. En fait, je savoure chaque instant avant de te retrouver...

— Tu m’attendais... combien de temps peux-tu m’attendre, Marie ? Je t’ai attendue si longtemps lorsque tu es partie, t’en souviens-tu ?

— Je me souviens.

— Tu es partie avec toute la lumière, toute la joie, tout ce qui était mon bonheur ! Je t’aimais comme un fou. Et tu m’as laissé seul dans le noir. Après, je n’ai plus rien fait que t’attendre...

Marie sourit tendrement à l’homme qui se plaignait d’elle avec tant de légèreté. Avait-il oublié, lui, ces heures cruelles où elle était seule dans la nuit alors que ses pas le menaient vers d’autres bras que les siens ? « Volage, mon mari était volage et je le savais et je l’aimais et je l’ai épousé. Et j’étais heureuse pourtant, je crois. Et je l’ai quitté, sans crise, sans orage, simplement parce que tout à coup, la peur s’était mêlée à l’attente, la peur qu’un soir comme les autres il ne rentre plus. Jamais. »

Marie se souvint qu’à cette époque, elle n’en pouvait plus de cette peur qui lui nouait le ventre, la faisait trembler sous les draps, lui faisait les cernes bleus, le matin, sous les yeux. Marie était partie avant. Par peur que ce ne fût Jean qui la quittât un jour.

Et Jean, dans son orgueil insensé, n’avait rien fait pour la retenir. Jean. Pardon.

Marie regarda leurs doigts sans alliance. Jean, qui suivait son regard, rit doucement.

— C’est drôle, non ? Nous avons été mari et femme, nous avons divorcé puis tu t’es remariée, je me suis remarié, et nous voilà aujourd’hui sans bague au doigt, comme les deux collégiens que nous étions il y a trente ans. Tu étais si jeune ! Rien qu’une enfant !

Le regard de Jean se troubla, il la revit le jour de leur mariage, avec ses longs cheveux éclaircis de mèches dorées. C'était en juillet. Elle attendait un enfant. Elle avait dix-huit ans. Une gamine. Qui l'attendait la nuit pour s'endormir, même s'il rentrait tard. Qui l'attendait les jours d'orage en tournant comme un animal pris au piège... Marie qui lui avait dit un jour : « Ne me laisse jamais seule un soir d'orage ! »

Jean lui prit la main et la serra très fort.

— As-tu toujours aussi peur de la foudre ?

— J'ai toujours peur des orages même si j'ai appris à les vivre seule...

— Pourquoi, ton mari ne restait pas près de toi lorsque grondait le tonnerre ?

Le rire ironique de Jean résonna dans le petit bistrot et Marie lui envoya un regard chargé de lourds nuages.

— Pardon, je le vois mal effectivement rester près de toi pour te reconforter lorsque le ciel se fâche. Ne m'en veux pas. Entre ses colères et ses voyages, je me suis toujours demandé comment cet éternel absent avait fait pour te faire un enfant, lui !

Sa voix s'était voilée en disant ces mots. Marie ne dit rien, mais les images du passé défilèrent aussitôt devant ses yeux. C'était comme si tout s'était passé la veille. Elle se revit sur le chemin de l'hôpital où Jean était de garde depuis vingt-quatre heures. Un samedi si froid de novembre...

Marie marchait à petits pas prudents sur les pavés givrés, son ventre bien rond en avant, les mains posées sur lui comme pour conjurer un sort, comme pour le protéger.

Et puis, ce furent toutes ces voix dans les couloirs si blancs. Elle avait froid. Elle sentait jusqu'à la nausée les odeurs d'éther. Et les mains anonymes qui lui palpaient le ventre, la retournaient, l'auscultaient. Vint ensuite la douleur brûlante de

son corps déchiré, écartelé sous la violence d'un mal insupportable. Tout allait trop vite, comme dans un film que l'on passerait en accéléré : Marie sur un chariot, Marie qui traversait comme en rêve l'hôpital, menée par des mains invisibles, Marie qui mordait ses poings pour ne pas hurler sa douleur, Marie que l'on installait sur un autre lit, sous une lumière trop vive tandis que les gens s'affairaient autour d'elle et se préparaient à l'intervention, Marie qui n'avait pas cessé tout ce temps de murmurer « Mais où est Jean, appelez-le, je veux Jean près de moi ». Et soudain Jean fut là. Elle l'avait à peine reconnu. Lui aussi avait un bonnet vert sur la tête, lui aussi était tout en vert, mais elle voyait ses yeux sur elle au-dessus du masque. Maintenant, Marie hurlait. On lui avait mis un Baxter et pourtant la douleur devint plus vive encore. Marie ne savait plus rien que cette souffrance qui l'avait prise tout entière et qui ne voulait plus la lâcher. Cela dura longtemps, un siècle, une éternité. Les gens lui parlaient, mais elle ne comprenait pas. Les gens semblaient d'un autre monde qui s'agitait loin d'elle. Et pourtant, elle les sentait la toucher, elle devinait qu'ils étaient tous là pour elle. Elle avait pensé qu'il n'y aurait eu que l'accoucheur, Jean et leur bébé. Et soudain, ce fut le silence. Le silence de son corps qui ne souffrait plus, ou presque. Le silence aussi des médecins et des infirmières qui continuaient à se mouvoir, mais plus lentement et sans se parler. Ce fut aussi le silence de Jean qui lui prit la main et la couvra de son regard plein de tendresse. Mais les yeux de Jean étaient pleins de larmes. Puis, le docteur Florence, son obstétricien, qui vint tout près d'elle et lui dit. « N'ayez pas peur, on va vous faire une transfusion ». Marie, donneuse universelle de groupe sanguin « O négatif », ne pouvait recevoir de sang que d'un donneur O négatif, tout comme elle. On s'alarmait autour d'elle.

Marie se sentait trop faible, elle flottait dans du coton doux et moelleux, Marie s'en allait doucement, comme si elle s'endormait... et puis, ce fut l'oubli, Marie ne se souvint de rien.

Ce fut Jean qui lui raconta tout lorsqu'enfin elle se réveilla dans une chambre vide de berceau. Marie avait fait une hémorragie du placenta, son sang et le sang du bébé s'étaient mêlés. Son bébé était mort. Elle aussi avait failli mourir. On lui avait fait une transfusion juste au moment où, sans volonté, elle se laissait aller vers un monde sans retour.

Lorsque Marie réalisa, elle se révolta et pleura sans plus s'arrêter. Et Jean ne put rien faire pour la consoler. Elle avait perdu la chair de sa chair et malgré son jeune âge, sa souffrance était celle de toutes les mères.

L'infirmière entra, piqua Marie qui sombra dans un sommeil qui ne lui fit aucun bien.

Et ainsi pendant plusieurs jours. Puis un matin, Jean vint la chercher. Dans la petite maison qu'ils habitaient, on avait retiré tout ce qui attendait son retour avec son nouveau-né. Tout avait disparu. Tout ce qui était si doux à toucher, si délicat, les petites brassières en dentelle blanche ou en laine douce et immaculée. Il n'y avait plus rien. Même le gros ours en peluche que Marie avait acheté et qui trônait sur son lit avait disparu, tout comme le berceau que Marie avait décoré avec tant d'amour.

Marie hanta la maison et la chambre des heures et des heures durant.

Elle maigrit et perdit les contours flous de l'adolescence. Marie était une femme que le destin avait déjà meurtrie. Mais Jean veillait. Et l'aima avec tant de force que Marie peu à peu se remit. Ils sortirent, ils s'aimèrent, ils parlaient d'un autre enfant, ils s'aimèrent encore et encore, mais l'espoir d'un autre enfant s'éloigna de plus en plus...

— Tu rêves ? Où es-tu, si proche et si lointaine Marie...

Marie ne répondit pas à Jean qui la regardait avec une intensité farouche, une prière sourde qui l'émut. Le bruit incessant des garçons qui passaient de table en table, le bavardage léger des clients, tout la ramena vers un présent où s'évanouirent les images du passé. Elle aurait voulu trouver les mots pour partager ces souvenirs avec Jean qui peut-être les avait oubliés. Mais elle ne le put.

Marie revint au présent, à leur présent. Combien de temps leur restait-il ? Quand repartirait-il pour l'Afrique ?

Marie posa les questions qui étaient les seules qui l'interpellaient vraiment. Combien de temps allaient-ils pouvoir s'aimer sans qu'elle ne tremblât à l'idée de se retrouver seule une fois encore ? Elle sentait que cette fois Jean lui reviendrait. Et qu'elle l'attendrait. Mais elle avait envie de temps avant son départ.

— Il faut que je parte. Je suis en retard.

Jean regarda sa montre. Ses sourcils se contractèrent sur le front hâlé et son sourire accentua deux petites rides au coin des lèvres. Marie regarda son corps puissant s'éloigner. Il se retourna, lui cria.

— À ce soir !

Marie sourit de bonheur au son de cette voix qui lui donnait rendez-vous.

Elle quitta à son tour le bistrot et rentra lentement chez elle. Elle sentait une force qui ne pourrait plus la quitter. Ce soir, elle dirait à Jean qu'elle lui revenait vraiment. Qu'elle voulait vivre avec lui, après toutes ses années sans lui, ses années où elle avait vraiment cru pouvoir faire sa vie sans lui, sans son sourire, sans son amour à ses côtes...

Marie se sentit légère tout à coup, elle ne craignait plus les lourds nuages qui pourtant obscurcissaient son ciel à peine quelques jours plus tôt.

« Il faut que je téléphone à Mick. Maintenant. J'en ai le courage ». Marie sentit son cœur battre plus vite. Sa bouche s'étira en un sourire très doux rien qu'en évoquant le nom de son fils. Toute sa vie se tendait dans ce simple prénom, tout son être irradiait d'amour et de tendresse. Elle savait que rien ne résisterait, ni de sa volonté, ni de son amour renaissant pour Jean, devant la volonté de Mick, de son désir à lui. Il était tout ce qu'elle avait réussi, tout ce qu'elle avait vraiment désiré, aimé, sa vie, sa chair et son sang. Son fils.

Près de huit longues années s'étaient écoulées entre la naissance de son premier enfant, mort-né, et la naissance de Mick.

La première année fut celle douloureuse de sa perte de confiance en elle, puis en Jean, qui la laissait seule de plus en plus souvent. L'année d'un grand silence, dans cette maison sans rire d'enfant et dans ce ventre qui ne voulait plus s'arrondir. Marie travaillait, courait de fête en fête, se dissolvait peu à peu dans la morosité d'une solitude qu'elle ne pouvait ni ne voulait accepter. Elle rêvait d'une vie pleine de rires et de cris, entourée de la tendresse d'un époux et d'enfants aux regards clairs et rieurs de leur père... Mais les enfants se refusaient à elle, et Jean partait de plus en plus souvent, pour des périodes de plus en plus longues.

Deux années passèrent.

Le travail de Médecins sans frontières accaparait Jean aux quatre coins du monde et Marie, sans se l'avouer, était jalouse des enfants qu'il soignait loin d'elle, des enfants qui n'étaient pas les siens. Marie s'abrutissait et devint vieille avant que de

vieillir. Elle bougeait sans arrêt. Pour échapper à l'angoisse qui revenait chaque soir, quand Jean ne rentrait pas.

Alors, lorsque le doute de l'infidélité de Jean ne fut plus permis, Marie, sans un cri, quitta la maison et ne rentra pas.

Ils ne s'étaient même pas disputés et l'orgueil de leurs vingt ans eut raison de toute tentative de la part de l'un comme de l'autre. Ils souffraient, mais ne se le disaient pas. Ils s'aimaient, mais ne pouvaient plus se le dire... Ils s'écrivirent, des lettres et des lettres, pour raconter leur vie l'un sans l'autre. Alors, ils ne se cachèrent plus rien de leurs journées, de leurs rencontres, de leurs luttes, de leur solitude.

À cet amour sincère qui était le leur se mêla une merveilleuse amitié, sans mensonge, sans compromis. Jean continua à courir le monde et Marie tomba amoureuse. Il était le contraire de Jean. En tout. Il s'appelait Manuel.

Jean ne rentra pas lorsque Marie annonça qu'elle était enceinte. Marie était une nouvelle femme, Marie n'était plus amante, Marie n'était plus épouse, Marie allait être mère. Tout se concentra sur ces mots plus doux, plus forts que tout. Un enfant, son enfant.

Pourtant, le souvenir douloureux de son premier accouchement vint très tôt la hanter. Aussitôt, elle trembla pour son bébé. L'angoisse de le perdre fut si grande que son amour s'en trouva démultiplié. Son besoin de le protéger, avant même de le connaître, grandit à son insu.

Ce fut un garçon magnifique que Marie mit au monde, un très doux matin de septembre. Sans drame, sans hémorragie ! Groupe sanguin O négatif, tout comme elle... Marie était comblée !

Des années de bonheur suivirent alors, les vrais bonheurs, ceux de l'absolue certitude d'aimer et d'être aimée sans partage.

Mick était un enfant adorable, sensible et beau. Et Marie ne vécut plus que pour lui. Manuel travaillait pour une grande société internationale et voyageait sans cesse, les laissant tous les deux dans ce cocon étroit et douillet d'un amour sans contrainte. Mick suivait sa mère partout, ses petits pas dans son pas, ses grands yeux noirs, interrogateurs, rivés aux gestes de Marie, au sourire de Marie.

Ils se parlaient sans arrêt, elle partageait avec lui toutes ses pensées, ses rêves, ses idées, ses espoirs. Et lui, le visage tendu vers elle, l'écoutait avec ferveur et adoration. S'il pleurait, elle le calmait en massant son petit corps si tendre. Elle le cajolait lorsqu'il était grognon, elle le veillait sans le quitter d'un pouce lorsqu'il tombait malade ou qu'il était inquiet. Désormais, ses sourires étaient ses joies et ses peines devinrent ses tourments. Marie réalisait que l'amour qu'elle avait donné à Jean, ou ce qu'elle ressentait pour Manuel n'étaient rien en comparaison des sentiments qu'elle éprouvait pour Mick.

Rien ne semblait pouvoir altérer le bonheur de Marie.

À chaque retour de Jean en France, Marie courait le voir, ou bien c'était lui qui la rejoignait : un restaurant à deux, ou simplement pour une de ces merveilleuses promenades dont Marie avait le secret, dans les sentes et les sous-bois qu'elle connaissait par cœur. Ils avaient toujours aimé ça, marcher dans la nature que tous les deux affectionnaient. Déjà, au début de leur histoire d'amour, c'était dans un bois, sous le feuillage tendre d'une journée de printemps, sur un sol sentant l'humus et les aiguilles de pin, que Jean l'avait prise pour la première fois. Avec tant de tendresse et d'émerveillement que Marie, dans l'innocence de ses seize ans, n'en avait conçu nulle honte ni remords, mais un sentiment tout neuf de plénitude.

Il lui parlait de son travail, elle lui racontait Mick. Il lui disait ses nombreuses infidélités, lui qui s'était pourtant remarié et qui était père de quatre garçons. Mais Jean ne pouvait être fidèle à sa nouvelle épouse pas plus qu'il ne lui avait été fidèle ! Marie parlait peu de Manuel, quelque chose comme une pudeur secrète la retenait au bord de la confiance. Parce que Manuel était violent, impulsif, et souvent elle en avait peur, mais n'osait le dire, même à Jean. Et surtout, ce qui comptait pour Marie, c'était Mick et sur ce sujet, elle était intarissable.

Cependant, lorsque Marie reçut le premier coup, elle n'hésita plus, et le seul qui entendit cet aveu, ce fut Jean lors de son retour d'une longue période à Bamako.

Il fut fou de rage, il ne pouvait comprendre que l'on pût frapper, lui qui soignait, lui dont le combat quotidien était de soulager, panser, guérir.

Marie hésita à quitter Manuel. Loyale dans son amour pour son fils, elle concevait difficilement de le léser d'un père qu'il semblait adorer. Jean pourtant insista, il était inquiet et bouleversé, mais n'obtint rien d'autre qu'une vague promesse d'être prudente et de compter sur lui. Lui qui la plupart du temps était séparé d'elle par six mille kilomètres !

Mick devint de plus en plus séduisant. Son intelligence, son charme et sa gentillesse en faisaient un adolescent courtisé par tous et Marie dut bien le partager, elle qui ne rêvait que de le garder.

Rien ne les avait encore opposés jusqu'à un certain jour de juin où Marie était entrée dans une sourde colère lorsque Mick, en guise de cadeau de fin d'études, avait demandé qu'on lui offre une moto. La réponse de Marie avait été un « non » foudroyant et glacial, et Mick, peu habitué à un éclat de sa mère, n'avait rien osé objecter.

Cependant, au cours des mois qui suivirent, alors qu'il avait rejoint le campus universitaire, il avait longuement eu le temps d'entamer la résistance de Marie. À chacun des week-ends qu'il passait avec elle, lorsque son père était absent, il l'apprivoisait avec ses beaux discours. Il parlait de griserie et de liberté, un langage qui savait l'adoucir. Et de vitesse... N'éprouvait-elle pas elle aussi cette même ivresse lorsqu'elle chevauchait Romane, la belle jument noire qu'elle possédait chez sa marraine, dans le sud ?

Marie avait fini par céder sous quelques conditions. Il lui faudrait avant tout suivre un stage moto des plus performants, et sa moto resterait chez elle, où il aurait le plaisir de la retrouver à chacun de ses séjours.

Mick avait été suivre un cours sérieux, quelque part près de Spa, en Belgique, et n'avait pas trop renâclé devant sa décision de ne pas prendre la moto sur le campus. Il s'imaginait sans doute qu'avec le temps, les consignes deviendraient moins strictes et qu'il la convaincrail de le laisser partir de temps en temps pour quelques escapades plus longues.

Il avait eu raison. L'année précédente, il avait participé à un circuit moto avec quelques amis, du côté de la Loire, et si Marie avait tremblé jusqu'à son retour, elle avait senti qu'un pas venait d'être franchi.

Marie s'arracha à sa rêverie et traversa le petit salon où elle avait créé près de la fenêtre un endroit charmant : un fauteuil en cuir patiné, mais confortable, tout à côté d'une console en pin sur lequel reposait le téléphone.

Elle retira quelques pétales de roses tombés sur l'un des nombreux carnets qui jonchaient la petite table et saisit le combiné.

— Mick ? C'est Maman.

À chaque fois, c'était la même petite phrase, modulée sur le même ton chantant et à chaque fois, le rire au bout du fil était le même ! Il ne prenait même plus la peine de lui dire :

— Je sais bien que c'est toi, je reconnais ta voix, tu sais !

Mick aimait toujours que sa mère l'invitât à déjeuner, dans un lieu qu'elle choisissait toujours elle-même, presque toujours différent, comme si elle eut voulu tout goûter, tout connaître. Il la laissait faire, et souvent s'en félicitait, car elle s'ingéniait à le surprendre, avec bonheur.

Marie lui donna rendez-vous dans un endroit un peu calme de la ville, dans un restaurant qu'ils connaissaient déjà tous les deux, mais où elle savait qu'elle aurait une table bien isolée, à l'abri des regards, et où Mick et elle pourraient se parler sans être dérangés.

~

Marie avait revêtu pour la circonstance une de ses plus jolies robes, aux tons très doux, d'un léger vert pastel qui seyait admirablement à son teint de rousse. Sa peau, pas très bronzée, à peine dorée malgré la fin de l'été, appréciait la douce caresse du soleil, moins ardent depuis quelques jours.

Elle traversa la place d'un pas rapide, toujours anxieuse d'être la première à tous ses rendez-vous. Mick était pourtant du genre cool et il n'était pas rare qu'elle patientât un temps un peu trop long pour rester juste décent. Mais elle ne s'en formalisait pas, heureuse de ces instants à l'attendre en pensant à lui. Il avait été son plus grand bonheur, et tout dans son caractère attirait son indulgence.

Elle avait atteint les quais, situés dans la vieille ville, et entra dans un ancien couvent à l'architecture du dix-septième siècle,

admira une fois de plus les colonnes du cloître, traversa l'immense verrière qui en ce jour ensoleillé semblait flamber de mille feux, et rejoignit une table réservée par elle quelques jours auparavant.

D'un geste machinal, elle saisit la carte devant elle, bien décidée à savourer un apéritif en attendant son fils.

Pourtant, sans se l'avouer, Marie était un peu nerveuse. Ce qu'elle avait à dire à Mick aujourd'hui n'était pas de ces choses qu'une mère dit à son fils sans appréhension.

Cependant, il était à présent adulte et avait acquis suffisamment d'indépendance pour ne plus être autant concerné par les choix de sa mère. Mais leur entente et leur complicité faisaient partie de ces trésors que pour rien au monde Marie n'aurait voulu perdre. Elle savait de façon intuitive que sa décision de lui révéler sa liaison avec Jean risquait de dénouer leurs liens pourtant très étroits. Et qu'elle n'aurait pas le courage, si la moindre ombre de tristesse devait assombrir le regard de son fils, de clamer haut et fort son amour à la face du monde. Son fils passerait avant tout, elle l'avait compris cette nuit de septembre lorsque, nouveau-né, il avait niché sa petite tête minuscule entre ses deux seins.

Cependant, lorsque Marie avait quitté Manuel quelques années plutôt, lasse des scènes orageuses et brutales dont il avait le secret, lasse de ces réconciliations toujours plus tristes et amères sur l'oreiller, Mick n'avait rien dit, sinon qu'il ne serait pas le premier, ni le dernier, qui irait visiter ses parents séparément.

Marie avait alors pensé que Mick était tellement habitué à l'avoir pour lui seul lorsque Manuel était à l'étranger, ou simplement trop occupé et absorbé par sa course ambitieuse au

sein de sa société, qu'au fond, cela ne changerait pas grand-chose.

Peut-être aussi, en grandissant, présentait-il obscurément le mal que son père pouvait infliger à sa mère. Certes, Marie n'avait jamais émis la moindre critique devant son fils, attentive à ne pas entacher l'admiration que celui-ci vouait à son père. Elle redoutait aussi d'altérer une entente qui, à certains moments, devinait fragile entre eux deux. Manuel était d'une rigueur et d'une exigence avec son fils qui devenaient chaque jour un peu plus lourdes à porter pour un enfant qui n'en était plus un ! Et Marie craignait que Mick un jour se rebellât. C'était pourquoi elle avait été soulagée de le voir accepter, avec bonne humeur et un certain détachement, la rupture entre elle et Manuel.

Après leur divorce, elle avait emménagé dans l'ancienne maison de ses parents, toujours vide depuis la mort de son père. Sa mère ne quittait plus guère Madrigue où de plus en plus souvent, Marie courait se réfugier. Là dormaient ses souvenirs les plus doux, celui du temps de son innocence, de son insouciance, celui des jours heureux. Elle en revenait enivrée de grand air, plus sereine, rassasiée de l'amour de sa mère et de la tendresse de sa marraine.

Que n'aurait-elle donné pour que Mick eût le même amour qu'elle pour ce coin du monde qu'elle adorait ? Son soleil, l'étendue infinie de l'eau, les couleurs de lavande et de lauriers roses et le crissement des cigales ?

Mais Mick était un citadin, toujours à courir de fêtes en fac, et de fac en fêtes ! Ses amis, son amie, ses cours comblaient sa vie. Marie y tenait une part, bien sûr, mais le choix était évident. Et Marie ne voulait pas quitter la ville où son fils évoluait et où elle pouvait le rejoindre le temps d'une confidence, le temps d'un resto, comme aujourd'hui.

Marie regarda sa montre. Comme d'habitude, il serait en retard ! Marie fut heureuse de siroter sa flûte de champagne. Déjà, elle se sentait plus détendue. Elle sortit son rouge à lèvres, remit une couche légère et leva les yeux à l'instant où Mick traversait la salle, souriant de ce sourire éblouissant qui faisait fondre Marie.

Une bouffée d'orgueil l'envahit. Elle admira une fois de plus le corps souple, la taille haute et mince, la démarche dégagée, féline, de cet homme qui un jour avait été son tout petit bébé. Cela la surprenait à tout moment, elle n'y pouvait rien.

Il se pencha pour lui donner un baiser rapide sur la joue et s'assit en face d'elle.

Un « ça va ? » à peine inquisiteur, comme quelqu'un qui connaîtrait parfaitement la réponse, et déjà il prenait la carte, bien calé sur sa chaise, pour un moment de délasserment qu'il semblait, comme toujours, beaucoup apprécier.

Marie lui en était reconnaissante. Même si aujourd'hui, elle était plutôt d'une humeur grave, elle aimait la façon désinvolte et toujours optimiste avec laquelle il la traitait.

— Tu as déjà commandé quelque chose ? À part ton champagne ?

— Non, je t'attendais...

Mick fit un signe au serveur et commanda un Martini, tandis que Marie jetait un coup d'œil à la carte. Juste pour se rassurer que le plat qu'elle aimait ici était toujours bien inscrit au menu. Puis, elle releva la tête et observa son fils en se demandant comment elle allait présenter à Mick la nouvelle de sa liaison avec son ex-mari !

Elle sourit de le voir absorbé dans l'étude des menus, que pourtant, tout comme elle, il connaissait par cœur. Et sa façon de se frotter le bas du menton avec un doigt sorti de son poing

l'amusait : c'était exactement le même geste que celui de Manuel, quand celui-ci réfléchissait. Elle se demanda avec une pointe d'angoisse si Mick la soupçonnerait d'avoir continué à aimer Jean tout au long de ces années, malgré son mariage avec son père, malgré sa naissance. Et si elle avait été sa maîtresse avant même d'avoir quitté Manuel.

Mick releva la tête de la carte et rencontra son regard.

D'un signe, il fit venir le garçon et commanda avec assurance, après avoir demandé à sa mère ce qu'elle avait choisi.

— Pour Maman, ce sera une Nage de Pétoncles à la crème de Potiron, et pour moi, la Bavette d'Angus poêlée aux échalotes confites sauce marchande. Et une bouteille de Saint-Amour. Merci.

— Comment vas-tu, mon fils ?

Il avait repris sa mine réjouie et tendre à la fois, et Marie, une fois de plus, se demanda comment elle allait lui parler.

Elle le laissa raconter les derniers concerts auxquels son amie et lui avaient été, ses cours, son dernier week-end, elle attendit que le sommelier lui fit goûter le vin, attendit encore que leurs assiettes soient presque vides et enfin, après une profonde inspiration, elle se décida.

— Mick, je voulais te dire que depuis quelque temps, ma vie a changé...

— Tu as rencontré quelqu'un ?

Soudain, sa voix s'était faite plus ferme, plus tendue. Mais le sourire ne quittait pas les yeux posés sur elle. Cela ne rassura pas Marie. Quelqu'un, certes, cela elle était sûre qu'il comprendrait et même qu'il serait heureux pour elle. Combien de fois ne lui avait-il pas répété qu'elle était encore belle, jeune et qu'elle « devait » tomber amoureuse !

À quarante-huit ans, elle avait encore assez de charme pour que la gent masculine la courtisât discrètement, même si Marie n'avait rien d'une aguicheuse. Elle aimait plaire, aux hommes comme aux femmes, mais sans malice, sans cette coquetterie frivole qui parfois la hérissait chez certaines de ses amies, toujours avides de succès masculins.

Mais lui avouer que cet homme n'était autre que Jean était bien différent, elle en avait peur.

— Rencontré, pas vraiment. Disons plutôt, retrouvé...

Un « Ah bon ? » interrogatif entre deux bouchées de son délicieux Angus fit sourire Marie. Elle se jeta à l'eau, inquiète soudain de ne plus trouver le courage de nommer Jean.

— Tu sais, Jean est en France depuis deux mois, nous nous revoyons très souvent et...

Mick avait relevé la tête un peu brusquement, et observait maintenant sa mère, un sourcil froncé, un seulement, de la même manière que le faisait son père. Une fois de plus, Marie fut saisie par la ressemblance de son fils avec Manuel.

Elle continua.

— Nos goûts, nos souvenirs nous réunissent souvent dans des discussions qui ne manquent pas de charme, tu sais, et...

Mick l'interrompit d'un geste.

— Maman, s'il te plaît ! Jean n'est pas fichu de la moindre constance ! Combien de femmes a-t-il eues déjà ? Cinq, dix, plus ? Tu le sais ? À nouveau divorcé, non ?

Le ton, narquois et dur en même temps, surprit Marie, et elle commença machinalement à fouiller dans son sac, à la recherche d'un improbable objet.

La main de son fils sur la sienne lui fit relever la tête.

Il la regardait avec un air si tendre et si navré à la fois que Marie sentit ses yeux se mouiller.

Comment allait-elle faire ? Jamais elle ne pourrait être heureuse si son fils ne lui donnait son entière confiance, et même plus. Son bonheur comptait bien plus que le sien. Elle se sentit tout à coup si désespérée, perdue dans un tourbillon d'émotions, et ne savait plus très bien comment retirer les mots qu'elle venait de prononcer, ni si elle devait les retirer.

Elle se força à lui demander s'il voulait un dessert, mais il commanda juste un café et l'addition. Son cœur se serra. Leur habitude était de prendre une tarte Tatin en dessert, et de continuer à se parler longtemps après la fin du repas, étant souvent les derniers convives à quitter le restaurant.

Cette fois, le charme de leur rencontre allait se diluer dans l'inquiétude pour tous les deux. Pour elle, l'inquiétude d'avoir déçu son fils, de l'avoir éloigné d'elle. Pour lui, l'inquiétude de voir sa mère retomber dans une relation qui ne lui apporterait une fois encore que des désillusions, au lieu du bonheur dont il rêvait tant pour elle.

~

Marie ferma son livre. Elle resta un moment suspendue aux dernières phrases, comme envoûtée, traînant à briser le charme qui la tenait toute entière captive du roman qu'elle avait adoré.

C'était toujours pour elle une petite souffrance de terminer un livre, petite souffrance qui s'arrêtait dès qu'elle en entamait un autre. Un petit peu comme de déménager, quitter un endroit trop douillet, où l'on se sentirait bien, pour un autre encore complètement inconnu.

Les livres, du plus loin qu'elle se souvînt, avaient toujours été ses amis, des amis indéfectibles qu'elle pouvait rejoindre quand elle le voulait, à toute heure du jour ou de la nuit. Toute petite

déjà, elle était si entièrement absente lorsqu'elle lisait que ses chagrins quittaient pour un temps les frontières de la réalité et c'était alors la fiction qui devenait son réel. Sa mère en fut souvent chagrine, la sermonnait. Rien n'y faisait. Réfugiée dans cet univers toujours plus riche de la littérature, elle semblait détachée, perdue dans un lieu connu d'elle seule, peuplé de ses héros qui lui devenaient souvent plus proches que son entourage familial.

À ceux qu'elle aimait, elle offrait des livres. Parfois des livres qu'elle avait aimés, ou l'un ou l'autre dont elle avait entendu parler. Elle connaissait les goûts littéraires de chacun, car c'était, dans les questions qui revenaient fréquemment chez elle, une des premières qu'elle posait. Parfois, rarement, elle se trompait, et n'avait alors de cesse que de mieux cerner son lecteur, lui en offrant plus encore, attendant le jour du « j'ai adoré » qu'elle recueillait comme si ce fut une évidence.

Les rayonnages de sa bibliothèque commençaient à s'incurver doucement sous le poids des livres. Et bien que Marie aimât l'ordre, on trouvait des recueils, des romans, des brochures luxueuses posés négligemment sur une table, une chaise, et même dans les coins des escaliers en chêne qui menaient à l'étage.

Marie en saisissait un brusquement, l'ouvrait au hasard, lisait une ligne ou deux, parfois plus, le refermait. Il lui arrivait de simplement en toucher le papier, comme pour le caresser, en humer l'odeur des pages, pour le reposer aussitôt. Elle aurait aimé avoir une maison bien plus grande, pour contenir tous les livres convoités avec la certitude qu'alors, plus jamais, elle ne s'ennuierait.

Marie s'étira. Ses membres engourdis lui faisaient mal, et quelque chose de triste s'était insinué dans sa tête, quelque chose